Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

101 | 2021

Varia

Wang Gungwu with Margaret Wang, *Home is Where We Are*, Singapore, Published under Ridge Books imprint by NUS Press, National University of Singapore [2021], 300 p., Bibliography, Appendix, Index, Plates. ISBN 978-981-325-132-8 (casebound).

Claudine Salmon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archipel/2480>

DOI : 10.4000/archipel.2480

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2021

Pagination : 266-269

ISBN : 978-2-910513-85-6

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

Claudine Salmon, « Wang Gungwu with Margaret Wang, *Home is Where We Are*, Singapore, Published under Ridge Books imprint by NUS Press, National University of Singapore [2021], 300 p., Bibliography, Appendix, Index, Plates. ISBN 978-981-325-132-8 (casebound). », *Archipel* [En ligne], 101 | 2021, mis en ligne le 30 juin 2021, consulté le 02 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/2480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.2480>

Association Archipel

and Borneo, and who is also known for his linguistic studies, especially on ancient Chinese phonetics.

To sum up, this research provides an extremely rich overview of the forty-odd years of Dutch Sinology at home and in the Indies; as such, it is a must for the student who is interested in the history of European Sinology, but also in that of of Insulindian Chinese communities, since both are inseparable.

Claudine Salmon

Wang Gungwu with Margaret Wang, *Home is Where We Are*, Singapore, Published under Ridge Books imprint by NUS Press, National University of Singapore [2021], 300 p., Bibliography, Appendix, Index, Plates. ISBN 978-981-325-132-8 (casebound).

En terminant le compte rendu de *Home is Not Here*, « Notre domicile n'est pas ici » qui s'achève sur le désenchantement des Wang à l'arrivée des communistes à Nanjing, le retour de la famille en Asie du Sud-est fin 1948, l'obtention de la nationalité malaise pour Wang Gungwu, et son entrée à l'université de Malaisie (MU) en 1949 (*Archipel* 97, 2019, p. 323-325), nous nous demandions s'il y aurait une suite. La sortie toute récente de *Home is Where we Are* ou « Notre domicile est là où nous sommes » apporte la réponse à notre question.

Tout comme le premier volume, lequel comportait plusieurs extraits des mémoires de la mère de l'auteur, *Home is Where We Are* emprunte de nombreuses citations à ceux de son épouse Margaret, née Lim Ping Ting 林娉婷, écrits à l'intention de ses enfants. Ces derniers apportent un éclairage complémentaire et font preuve d'un esprit très pragmatique. Margaret Wang n'aura pas eu le plaisir de voir l'ouvrage paraître, puisqu'elle s'est éteinte le 7 août 2020.

Ce deuxième volume est divisé en neuf parties. Deux concernent la rencontre de Wang Gungwu avec Margaret et sa famille, les débuts de leur vie de couple et la naissance de leur fils, alors que Gungwu termine la rédaction de sa thèse en Angleterre. On apprend ainsi comment les futurs époux se sont rapprochés du fait qu'ils étaient tous deux nés dans des familles d'enseignants, et qu'ils partageaient le même goût pour la culture britannique, Margaret s'étant consacrée à l'enseignement de l'anglais. Une troisième partie évoque leur installation à Petaling Jaya dans une maison suffisamment spacieuse pour héberger les parents de Wang Gungwu.

Les six autres concernent essentiellement les différentes étapes du cheminement intellectuel et professionnel de l'auteur principal depuis son entrée à MU, jusqu'en 1968, année qui marque la fin de son enseignement au sein du département d'histoire de ladite université, et son départ pour l'Australie. Ces quelque vingt années durant lesquelles Wang Gungwu n'a cessé de s'adapter à son pays d'accueil sont particulièrement instructives pour le lecteur occidental qui s'intéresse à la manière dont les personnes d'origine chinoise furent amenées à se repenser afin de s'intégrer dans une Malaisie alors en construction.

L'éducation anglaise dont le jeune Gungwu avait bénéficié depuis son enfance, à laquelle s'était ajoutée une culture chinoise classique dispensée par son père, puis à l'université de Nanjing, plus le compartimentage d'une société coloniale multilingue

avaient fait qu'il ne se sentait pas partie prenante de la société locale, d'autant plus qu'il n'avait pas vraiment eu accès à la culture malaise, pas plus qu'à la littérature chinoise locale en langue vernaculaire (*baihua*). Encouragé par Beda Lim, un étudiant *peranakan* dont l'anglais était excellent, il publie en 1950 un premier recueil de poésies intitulé *Pulse*. C'est à MU qu'il prend conscience de la politisation de ses camarades, alors que lui-même n'avait jamais réfléchi au fait qu'une partie de l'héritage colonial devait être rejetée. Cette première constatation se trouve confirmée lors d'un symposium, organisé en 1950 à Manille à l'initiative de la Rockefeller Foundation, au cours duquel il rencontre de jeunes auteurs d'Asie du Sud-est déjà bien en place, et découvre notamment les écrivains indonésiens de la « Génération 45 » dont il ignorait tout. Ce constat d'ignorance l'amène à se poser la question de savoir quel genre de Malaisien il peut bien être ; aussi, à quelque temps de là, décide-t-il d'apprendre le malais sérieusement, de suivre les cours des grands maîtres de l'époque, et de se spécialiser en histoire afin d'élargir son horizon, tout en gardant un intérêt pour la littérature. L'éducation politique de Wang Gungwu se poursuit, tant en observant la société de Singapour, qu'en s'impliquant dans un syndicat d'étudiants, ce qui en 1951 l'amène à visiter Sri Lanka et l'Inde. Ce faisant, il découvre l'importance des mouvements nationalistes dans ces deux pays, et rencontre de jeunes chercheurs désireux de réécrire l'histoire de leur pays, telle l'indianiste Romila Thapar avec laquelle il restera en contact.

À son retour dans la ville du Lion, Wang délaisse un peu les activités syndicales pour mieux se plonger dans ses études d'histoire. En vue de rédiger un premier exercice universitaire sur les réformateurs et révolutionnaires chinois dans les Straits Settlements durant les années 1900-1911, il se rend à Hong Kong pour chercher des documents d'archives sur Kang Youwei et Sun Yat Sen. Ce séjour, et en particulier les rencontres avec d'éminents professeurs raniment son intérêt pour l'histoire de Chine. Wang consacre ensuite un long développement à la manière dont il mûrit le sujet de sa thèse, laquelle allait porter sur les relations économiques entre la Chine et les mers du Sud au X^e siècle, sujet qui avait l'avantage de lui permettre de garder un équilibre entre l'histoire de son pays d'origine et celle de son pays d'accueil. En 1954, grâce à une bourse du British Council, il se rend à Londres et s'inscrit à la SOAS³⁰. C'est alors qu'il se familiarise avec les études sinologiques européennes. En 1957, sa thèse terminée, il rentre en compagnie de sa famille à Singapour. Il est aussitôt recruté dans le département d'histoire de MU, et chargé de donner un cours sur les débuts de la période moderne (1500-1800). En mai de cette même année, la fédération de Malaisie était devenue indépendante et Tunku Abdul Rahman, en tant que premier ministre, avait obtenu qu'un campus de ladite université soit établi à Kuala Lumpur où les premiers cours devaient commencer dès 1958. En mai 1959, Wang Gungwu décide d'aller s'établir en Malaisie avec sa famille.

C'est l'époque où les États-Unis, inquiets de la montée du communisme, entendent se substituer aux puissances européennes, et viennent courtoiser les nouveaux États d'Asie du Sud-est. C'est ainsi qu'en 1960, Wang se voit invité par la Asia Foundation à entreprendre un voyage de quatre mois pour se familiariser avec les recherches sur la Chine dans

30. Le département d'Études Chinoises de MU sera fondé à Singapour en 1953, et celui de Kuala Lumpur en 1963.

quatorze des plus prestigieuses universités américaines. S'ensuit un rapport extrêmement instructif sur les études sinologiques et les enseignants-chercheurs rencontrés (p. 174-191) et sur une reconceptualisation de la région d'Asie du Sud-est dans un contexte plus vaste. Cette mission d'étude marque le début d'un ballet d'invitations, mais aussi de réflexions, Wang Gungwu constate alors le fait qu'il est tantôt regardé comme un spécialiste de l'histoire de la Chine, tantôt comme un historien travaillant sur l'Asie du Sud-est. Les choses se compliquent encore après qu'il est élu doyen de la faculté des lettres en 1962, que l'université décide d'ouvrir un département d'études chinoises et que, suite à l'idée du Tunku d'établir une « Greater Malaysia » lancée en 1961, Wang en tant que nouveau doyen de la faculté des lettres se sent obligé de coordonner un recueil d'essais visant à présenter les conditions de base d'une telle fédération. Cette idée, comme on sait, allait provoquer bien des remous, puisque pour finir Singapour n'en fera pas partie, ce qui ébranla fort le coordinateur du rapport. En 1963, Wang Gungwu est nommé professeur. Il renonce alors à sa charge de doyen de la faculté des lettres, et réintègre le département d'histoire afin de mieux se consacrer à son enseignement et à la préparation de manuels d'histoire nationale.

L'année 1965 allait voir les changements politiques se précipiter dans la région : la séparation de la cité-État de Singapour de la fédération de Malaisie en août, la chute de Sukarno et l'annihilation du plus grand parti communiste de la région suite au prétendu coup d'État du 30 septembre, puis, au début l'année suivante, la révolution culturelle en Chine. Tous ces événements auxquels s'ajoutent diverses invitations à participer à des colloques mettant l'accent sur l'Extrême-Orient et la Chine en particulier, vont pousser Wang Gungwu à accepter en 1968, la chaire d'histoire de l'Asie orientale qui lui est proposée à ANU, dans le cadre de la Research School of Pacific Studies.

Cette décision allait donner une orientation plus large à ses recherches, mais du même coup mettre un terme à un projet longuement caressé : écrire une histoire nationale de la Malaisie qui ferait une place équitable aux différentes communautés, projet ô combien difficile qui n'a toujours pas été réalisé...

Le dernier chapitre conclut sur l'idée qu'au cours de ces quelque cinquante dernières années passées entre l'Australie, Hong Kong et Singapour, Wang Gungwu, tout comme son épouse, est arrivé à transcender la question du domicile pour se sentir chez lui là où il se trouve³¹, indépendamment de toute question de nationalité³².

Cette somme, qui fait peu de place au subjectif, et dans laquelle l'auteur principal dialogue avec lui-même en introduisant des réflexions et des questionnements souvent postérieurs sur ses prises de conscience successives, ainsi que sur certaines de ses analyses politiques, ne peut qu'interpeller les historiens d'Asie du Sud-est, mais pas seulement. Sa façon de regarder la Chine à partir de la périphérie et en s'exprimant en anglais plutôt qu'en chinois fascine, et l'Université chinoise de Hong Kong a déjà publié les deux volumes de mémoires en chinois.

Claudine Salmon

31. Expression traduite en chinois par *xinan ji shi jia* 心安即是家 « On est chez soi là où on a la tranquillité d'esprit. ».

32. Après leur installation à Singapour en 1996, Wang Gungwu et son épouse ont conservé leur nationalité australienne.